

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DISCOURS PRONONCE DANS LA SÉANCE PUBLIQUE TENUE PAR
L'ACADEMIE DES BEAUX-ARTS

Présidée par M. Marc Saltet, Président de l'Académie, le mercredi 27 octobre 1993

POUR LA RECEPTION DE

M. Marcel MARCEAU

ELU MEMBRE DE LA SECTION MEMBRES LIBRES

par

M. Marcel LANDOWSKI

Secrétaire perpétuel

Madame, Messieurs,
Cher nouveau Confrère,

Votre silence interpelle avec une force mystérieuse. Dans ce silence il y a tous les bruits du monde, un silence qui dit les drames et les espérances. En quelques instants, votre silence, je le crois un peu magique, a raconté beaucoup d'histoires que chacun d'entre nous a vécues ou rencontrées et qui bien souvent ne peuvent s'exprimer par des mots.

Comme ce silence m'a depuis si longtemps intrigué, j'ai ouvert mon gros dictionnaire, celui de l'Académie Française, évidemment, pour y chercher la définition la plus juste. Voilà ce que j'y ai trouvé d'abord: silence : « fait de ne pas parler » et « la parole est d'argent, le silence est d'or ». Ces définitions doivent-elles, sous cette Coupole, nous couper la parole? Non, car votre silence est un cri que, comme vous le dites vous-même, vous jetez depuis votre enfance, à tous vents. Vous saviez déjà, qu'un jour et pour toujours, votre engagement serait total. « Je serai mime ou rien » vous disiez-vous, comme Victor Hugo s'interpelait lui-même en proclamant : « je serai Chateaubriand ou rien ».

C'est pourquoi cet engagement total, cette passion frémissante. Votre réponse, elle, est claire, évidente : parce que les cris du silence sont devenus votre vie, votre musique intérieure. Parce qu'à travers les cinq continents, au-delà des frontières, des races, des langages, il y a cet appel, celui qui dépasse et surpasse tous les clivages, celui du cœur dont l'écho, toute votre vie, va retentir en vous, autour de

vous, pour votre immense public. Ce n'est pas seulement une carrière que nous célébrons aujourd'hui, mais l'ensemble d'une vie, d'une démarche faite du don de soi pour la transmission d'une connaissance sans cesse réinventée, et en perpétuelle évolution... Car avec vous, cher Marcel Marceau, nous recevons également aujourd'hui une forme d'expression artistique, sans doute encore plus antique que la notion même d'Académie, cet art du mime longtemps oublié de nos civilisations occidentales que vos maîtres, élèves, disciples, ainsi que vous-même ont su restaurer, re-codifier.

Oui, « ces cris du silence, que je jette depuis mon enfance dites-vous, sont devenus une musique intérieure ». Cette formule, étonnant résumé de votre vie et de votre art, touche bien sûr tout particulièrement nos sensibilités de créateurs. De fait, le bruyant bouillonnement originel, l'«IDEE», doit être disciplinée et devenir musique, avant que d'être livrée à l'appréciation de nos contemporains sous forme de romans, symphonies ou films, avant d'étaler les couleurs, de dégrossir le marbre, de griffer le cuivre, d'esquisser une construction. Telle est l'œuvre.

Appartenez-vous à un groupe ou à une Compagnie? A un mouvement ou à une Ecole? Sans doute, mais tous portent votre nom et votre empreinte. Et lorsque, sur scène, vous devenez Bip, ce cher et tendre personnage qui fait partie maintenant de notre patrimoine, de notre être profond, il nous faut constater que Bip reste, encore et toujours Marcel Marceau, tous deux aussi indissociables dans la légende que Charlot et Chaplin, c'est-à-dire hors du temps. Car plus que tout autre, vous savez que, même si l'on est envahi par les tourbillons de la vie de chaque jour, il est un moment où l'on se trouve seul, devant soi-même et sa raison toujours mystérieuse de vivre. Mais parce que vous avez la foi en votre vocation, parce qu'elle est le moteur de votre vie, «chaque aube», dites-vous, « est une renaissance ».

C'est un jour du printemps au début des années 1920 que Strasbourg vous accueille en ce monde. Élevé à Lille, vous effectuez vos études secondaires au Lycée Fustel de Coulanges de Strasbourg, puis vous partez pour l'Ecole des Arts Décoratifs de Limoges avant de rejoindre Paris et les cours de Charles Dullin et Etienne Decroux et le Théâtre Sarah Bernhardt. Charles Dullin, Étienne Decroux, deux noms qui sont pour vous chargés de reconnaissance et d'amour ; Charles Dullin qui savait ce que la magie du théâtre doit au don, par conséquent à l'irrationnel et qui disait souvent à la fin d'une représentation à ses comédiens : « ce soir, mes enfants, je crois que les dieux sont descendus ». Il reconnaissait parfois aussi que c'était le contraire. Ainsi est la vie sur les planches, car il arrive aussi que le public soit brouillé avec les dieux.

Dès l'adolescence donc, vous affichez une ténacité quant au but poursuivi et un goût certain du voyage qui ne vous a plus jamais quitté ; sans doute partagez-vous l'opinion de notre Confrère disparu Pierre Dux, autre « grand » du théâtre, qui déclarait, évoquant ses nombreuses tournées à l'étranger: «Ces voyages me donnaient l'impression de partir en vacances. Je me renouvelais». Certes le talent

naturel et la vocation, s'ils sont nécessaires, ne suffisent pas : il convient d'apprendre l'ensemble des techniques de la profession, indispensables à tout artiste et que seuls les plus grands savent rendre invisibles. Vous ne l'ignoriez pas ; « sans base, dites-vous, il n'y a pas d'édifice qui puisse tenir. Sans école, l'art spontané ne peut se maintenir ».

Cet enseignement, ce sont donc Charles Dullin et surtout Étienne Decroux qui vous le transmettront de 1944 à 1947, avec une telle ferveur qu'aujourd'hui encore, quelque cinquante ans plus tard, vous évoquez leur mémoire avec respect, affection, passion et reconnaissance. Étienne Decroux fut votre Maître, un architecte aurait dit votre Patron. Il fut le premier pour ne pas dire le seul, à établir la « grammaire » de votre Art qu'il nomma joliment la « statuaire mobile ». Dès les années 30, remontant aux sources même de la statuaire gréco-romaine, il en expérimentera les premiers rudiments en compagnie d'un de ses élèves et disciple, Jean-Louis Barrault, dans des spectacles tels « Numance », « la Faim », qui connurent un succès retentissant. Votre passion du théâtre s'effacera momentanément devant votre amour de la France ; après un an et demi de résistance, vous vous engagerez dans la Première Armée et participerez à la Campagne d'Allemagne. Mais personne ne s'étonnera que vous ayez également été membre de la Troupe du Rideau de Feu.

Une fois démobilisé, vous entreprenez cette tâche que vous savez incontournable : « créer un style qui vous soit propre ». L'heure est venue pour vous d'écrire vos propres pages de la Bible de l'Art du Mime. C'est ainsi que le 22 mars 1947, le jour de votre vingt-quatrième anniversaire, sortira de l'ombre des coulisses du Théâtre de Poche, un drôle de personnage, mi-Pierrot mi-Charlot, « hurluberlu blafard » à l'œil charbonneux et à la bouche déchirée d'un trait rouge, un drôle de haut-de-forme posé sur la tête. Une fleur rouge tremblotante servira de panache à ce Don Quichotte dégingandé partant en croisade contre les moulins à vent de l'existence : Bip est né.

Ce solitaire romantique qu'on imagine volontiers orphelin, sera bien vite adopté, par Paris tout d'abord, par le monde ensuite ; il est vrai que les frontières n'existent pas pour le rire et l'émotion, et il faut reconnaître qu'il y a un peu de chacun de nous dans votre personnage, nos craintes, nos espoirs. Le nom « Bip » vient de « Pip », héros des Grandes Espérances de Dickens et vous nous rappelez que si « tout héros est porteur de son époque, les combats de la vie sont intemporels ». Comment ne pas partager aussi votre amusement à l'idée que, tandis que Bip parcourait les continents, un autre « Bip », Spoutnik de son état, sillonnait les cieux.

La naissance de Bip correspond également à la création de la première Compagnie Marcel Marceau. Première n'est d'ailleurs pas le terme approprié puisque nul n'ignore la continuité de votre œuvre et que les dissolutions de vos différentes troupes ne furent dues qu'à des difficultés financières. Il serait donc plus correct de parler d'une seule et même Compagnie Marcel Marceau avec laquelle, malgré les

éclipses et les changements de personnel, qu'il s'agisse de créations nouvelles ou de reprises de spectacles devenus classiques, vous nous présentez depuis plus de quarante ans et pour notre plus grand bonheur, cette perpétuelle recherche de la perfection dans le mariage de la pesanteur et de la grâce. Le succès sera immédiat, à croire que le Monde, en vous voyant sur scène, redécouvre une partie manquante de son Patrimoine.

En 1948, avec « Je suis mort avant l'aube », vous obtenez le Prix Deburau au concours des Jeunes Compagnies. Le prix Max Linder récompensera, en 1949, le film « Mic-Mac » réalisé par Jean Béranger. On ne peut s'étonner de votre attrait pour le cinéma, la découverte de votre vocation étant tout autant due aux « géants » du muet que furent Chaplin, Buster Keaton, Harold Lloyd, Laurel et Hardy qu'à Deburau, Séverin, Ronffe, ou Georges Wague. D'ailleurs, en 1951, Stan Laurel rendra visite à votre Compagnie et vous vous lierez d'amitié.

Les spectacles se succèdent, les tournées s'enchaînent ; le succès devient triomphe et les récompenses ne cessent de saluer votre travail : Ours de Bronze au festival de Berlin en 1954 pour votre film « Pantomimes », Palme d'or au festival de São Paulo et Oscar de la Télévision américaine (1955), distinction que vous obtiendrez à nouveau en 1968, Médaille d'Or au festival du Théâtre en Espagne (1974) et bien d'autres encore. Mais parce que vous êtes un grand humaniste avant tout, aux titres et décorations vous préférez les rencontres et l'amitié. La liste est longue ! Citons : Ginger Rogers, Harpo Marx, Charles Laughton, Jean Renoir, Fred Astaire, Luis Bunuel, Pablo Neruda mais aussi le Pandit Nehru, le Président Kadar, le Président Carter et sa famille, etc., etc. Il ne faudrait pas non plus oublier l'ensemble des personnalités avec qui vous avez collaboré : Roger Vadim pour le tournage de « Barbarella », Mel Brooks pour « Silent Movies », Edgar Bishoff, Joseph Kosma, nos Confrères, Jean Prodromidès et Marius Constant pour la musique, Alexandre Jodorowski, le décorateur Jacques Noël auquel vous liait une amitié fidèle et bien entendu tous les membres de votre Compagnie.

Seules deux dates viendront suspendre cette trajectoire parfaite : 1964 qui verra la dislocation de votre Compagnie, faute de subventions malgré 16 ans de succès international incontesté. Qui mieux que vous pourrait affirmer que « nul n'est prophète en son pays », vous qui avez écrit : « Alors ce fut l'errance à travers les cinq continents mais enrichissante d'expériences vécues au contact des publics du monde entier... Trente-cinq années de tournées à travers les Etats-Unis, Canada, Japon et Sud-Est asiatique, mais aussi l'Europe, l'Amérique latine et Mexique, Union Soviétique et Pays de l'Est, Australie et Nouvelle-Zélande.

Notre art n'a pas de frontière. Le langage du mime comme celui de la musique, de l'opéra, de la danse est universel. « Je sais bien » dites-vous « que la littérature l'est également. Mais dans les rencontres avec les peuples du Monde, notre métier trouve un écho instantané. C'est bien là notre chance. L'art repose au fond du cœur de tout être humain ». Que d'espoir, que d'optimisme, dans ces propos pourtant

teintés d'amertume! Mais quel est-il donc, ce style Marcel Marceau qui a fait de vous le plus grand mime du XXe siècle?

« La forme de tout art est de transformer la réalité en mythe ». Ainsi définissez-vous votre but. Mais, telle héros du « Voyage en Orient » de Hermann Hesse, vous avez su faire de vos incessantes tournées un véritable voyage initiatique, vous imprégnant de toutes les gestuelles du monde : art du flamenco gitan mais aussi ensembles folkloriques mexicains, danses des Pays de l'Est et de Russie, art du Katak dans le Katakali, Baranat-Yam, acrobaties fantastiques de l'Opéra de Pékin ou de Shangai, rituel des gestes dans le Kabuki et le Nô japonais. Nourrie de cette culture du monde, d'hier et d'aujourd'hui, l'essence même de votre style réside dans la motivation du geste, à savoir « comment traduire les chants intérieurs de sa vie, comment les faire éclater par la virtuosité du corps et la sensibilité de l'âme ». Pour vous, le geste doit traduire une analyse subtile de la condition humaine, « restituer l'homme dans sa noblesse après la descente aux enfers » dites-vous. Vous ajoutez: « Il faut plaire par la forme, toucher par la grâce et le contenu ». Il convient de conserver « le regard tourné vers l'univers psychique de l'être dans ce monde déchiré par les passions, la violence, mais qui cherche aussi la lumière et l'amour ». Cette profession de foi donne toute la mesure de votre générosité et de votre talent et j'en viens à m'étonner que vous puissiez douter de la reconnaissance et de l'immense apport de votre art au monde lorsque vous déclarez: « Notre art a créé sa force et il faudra que le théâtre de verbe sache que nous avons insufflé avec nos silences une vie nouvelle au théâtre ».

Nul n'ignore que la vocation initiale des différentes Académies créées selon la volonté de Mazarin était, outre la reconnaissance du talent, la transmission du savoir. La transmission du savoir: telle est une autre page, une autre facette de votre personnalité. Si donc, aujourd'hui, nous saluons votre carrière et l'entrée au sein de notre Compagnie d'une discipline trop longtemps oubliée, il convient également d'insister sur le fait que tout au long de votre vie vous avez voulu, pour votre Art, faire Ecole. Étienne Decroux avait su jeter les bases d'un art redécouvert. Pour votre part, vous avez ajouté des pages exceptionnelles au Grand Livre du Mime et entendez bien que cette « grammaire » réinventée et près de cinquante années d'expérience ne se perdent plus.

Des prémices de 1969 à aujourd'hui, vous avez su faire montre d'une inébranlable volonté, n'hésitant pas à critiquer les « princes » qui entravaient ou ne soutenaient pas votre démarche, à savoir la création d'une Ecole internationale de Mimodrame engendrant tout naturellement, dans votre esprit, la création d'un Théâtre National du Mime. Je suis d'autant plus heureux d'en parler que lorsque j'ai proposé ce beau projet à Jacques Chirac, Maire de Paris et que je lui exposais qu'une grande école de mime par Marcel Marceau serait un honneur pour la capitale, celui-ci nous a immédiatement entendus.

En 1990, vous déclariez : « de 1948 à 64, la Compagnie a présenté vingt-six mimodrames et elle n'eut jamais, à aucun moment, la moindre subvention. Ce n'est

pas parce que la Mairie de Paris a pris l'initiative heureuse de nous ouvrir cette Ecole que le ministère de la Culture - et là vous montrez votre pugnacité au service de l'art qui est votre vie - doit faire la sourde oreille à notre projet d'un théâtre national du mime. Notre pays, notre capitale se doivent de faire rayonner dans le monde cet Art que j'ai élevé à une réputation de niveau mondial». Avec vous, cher Marcel Marceau, j'espère en cette création, en effet, si importante pour l'expression de votre art.

En attendant, cette grande École, la « vôtre » puisqu'elle porte votre nom, existe depuis 1978, subventionnée par la Ville de Paris. Toutes les disciplines voisines du mimodrame y sont enseignées. On y retrouve tous vos compagnons des débuts dont j'ai volontairement tu le nom tout à l'heure : Pierre Verry, Gilles Ségal et Marie Landes entre autres. Les professeurs de talent y sont aussi nombreux que les disciplines mais il convient de citer aussi Gérard Lebreton, membre de votre Compagnie dans les années 60, votre disciple Anne Sicco créatrice du Centre l'œil du silence et, bien évidemment, votre ancien camarade de classe, Maximilien Decroux qui enseignera la discipline principale, le mimodrame.

C'est, donc tout naturellement que j'évoquerai son père et votre Maître, Etienne Decroux qui, en 1944, écrivit au dos de sa photographie : « A Marcel Marceau, inconnu en 1944, Decroux prédit une vie heureuse et prospère. L'art le conservera en jeunesse éternelle ». Admirable et ô combien prémonitoire dédicace. Comme en contrepoint, vous aimez citer Jean Cocteau qui affirmait que « nous mettons très longtemps à rester jeune ». Cette jeunesse vous préoccupe car vous savez par expérience, que l'apprentissage est long et bien souvent difficile. Vous savez également que, sans la maîtrise des techniques de base, aucun art ne fera longtemps illusion. Vous êtes très exigeant vis-à-vis des étudiants qui fréquentent votre établissement; mais ce n'est certainement pas moi, qui combat depuis de nombreuses années pour une résurrection des enseignements artistiques, qui vous jettera la pierre pour avoir déclaré: « Il ne suffit pas d'utiliser une technique, de sortir d'une école pour devenir artiste. Il faut créer un esprit et une méthode dramatique qui fassent évoluer l'élève ». Vous ajouterez : « Ils s'apercevront que l'édifice de leur technique, que la mécanique du tragi-comique, que les codifications d'un style et d'un esprit s'instruisent à l'école et se complètent par l'expérience de la vie et de leurs rapports avec le public ».

Pour finir, je souhaiterais vous citer encore, tant cette phrase résume vos doutes, vos certitudes et vos espoirs : « Le temps jugera si nous avons marqué notre époque. Ce que nous souhaitons, c'est de former des êtres tournés vers l'étonnement car, en découvrant une part de nos mystères, nous nous apercevons que nous avons besoin de vivre dans la « lumière totale » ».

Cher Marcel Marceau, cher nouveau Confrère, c'est un honneur et une joie pour l'Académie des Beaux-Arts de vous compter désormais parmi nous et en vous passant la parole nous allons tous découvrir que grâce à vous, dans votre bouche, ce

soir exceptionnel, sous cette prestigieuse Coupole, le silence ne sera que d'argent
mais votre parole elle, sera d'or.